

**Hélène Merlin-Kajman (éd.), *La Littérature, le XVII<sup>e</sup> siècle et nous : dialogue transatlantique*, Paris, Presses Sorbonne nouvelle, 2008. Un vol. de 354 p.**

En dépit de sa couverture peu appétissante, cet ouvrage qui condense les actes d'un colloque copieux sur le dialogue entre chercheurs nord-américains (à l'exception notable des Canadiens) et français est extrêmement stimulant. Les questions qu'il pose ont de quoi dépasser la curiosité du dix-septémiste et séduire tout chercheur en littérature confronté ou intéressé par les échanges intellectuels avec la communauté scientifique américaine. En effet, s'il reste difficile de fournir une synthèse exhaustive des vingt-cinq textes qui composent ce livre, on retiendra surtout les interrogations qu'il suscite, les récits d'expériences croisées qu'il raconte ainsi que les témoignages sur les parcours des chercheurs français et américains. On comparera ainsi avec profit les communications de Domna C. Stanton et de Myriam Dufour-Maître sur l'étude des femmes. Comme on s'y attend, cet ouvrage discute les nouveaux enjeux critiques qui ont depuis plusieurs décennies bouleversé le champ des études littéraires outre-Atlantique (nous pensons ici aux études féministes, *queer*, post-coloniales et à la dissémination des *cultural studies*). On peut contester les anachronismes, les manières dont ces théories forcent parfois l'interprétation de textes qui n'avaient rien demandé, mais il faut aussi reconnaître que les lectures américaines d'œuvres issues du patrimoine littéraire français le plus sacralisé sont rafraîchissantes. Elles proposent de nouvelles lectures, des interprétations inédites d'œuvres dites classiques (par exemple Emma Gilby sur Corneille ou Erec R. Koch sur Descartes), un effet d'« estrangement » qui vient contrecarrer l'effet de myopie ou de trop grande proximité que les œuvres du XVII<sup>e</sup> siècle peuvent produire sur la critique française, sans même parler ici du conflit entre la tradition des études rhétoriques et la sociocritique qui divise profondément et depuis plusieurs décennies les dix-septémistes français... un conflit bien balisé, pour ne pas dire figé, et qui est (presque) totalement inconnu en Amérique du Nord.

Comme l'affirme Hélène Merlin-Kajman, qui est à l'origine du colloque et de l'édition de ce volume, « non seulement ces communications renouvellent la lecture d'auteurs du canon mais elles renouvellent aussi leur situation critique, si l'on peut dire, par des questions venues du discours philosophique qui resémantisent ces textes, les remettent en circulation brûlante pour notre présent » (p. 29). Fort heureusement, cet ouvrage est tout sauf un dialogue de sourds. Et pourtant il ne cache pas les disparités méthodologiques, il les ausculte et cherche à mieux comprendre le pourquoi et le comment de ces différences : primat de l'érudition et de l'histoire littéraire d'un côté, expérimentations théoriques de l'autre. Sur les possibilités de dépassement de cette aporie, les « propositions pour un débat » qui concluent l'ouvrage semblent très pertinentes, entre autres parce qu'elles invitent les chercheurs à un double engagement, « au service des textes dans l'Histoire », mais aussi « pour assurer à ces textes leur littéarité » (p. 315).

La diversité des points de vue exprimés et le caractère rafraîchissant voire salutaire des interrogations que cet ouvrage pose sur l'avenir des études dix-septémistes ne masquent cependant pas quelques points aveugles que nous voudrions évoquer. En premier lieu, le rapport à l'Histoire, s'il est souvent annoncé, est finalement assez peu discuté dans ce livre et il s'agit pourtant d'un point d'achoppement, voire de divergence, majeur entre les approches française et américaine. Il aurait aussi été fructueux de comparer le statut des chercheurs en littérature avec celui des historiens sur la même période : à notre connaissance, les travaux d'historiens nord-américains sur la période moderne française (qu'on pense parmi de nombreux exemples à Barbara Diefendorf, Steve Kaplan, Robert Darnton ou Natalie Zemon Davis) n'ont pas fait l'impasse sur l'érudition et de patientes recherches dans les archives françaises, sans pour autant se borner à une histoire positiviste et sans pour autant empêcher un dialogue (plus facile ?) avec leurs collègues français. Comme quoi le contexte économique

des études universitaires aux États-Unis, la prétendue réticence des Américains envers l'histoire (trop facilement avancée) ainsi que la distance des études américaines par rapport au XVII<sup>e</sup> siècle français n'expliquent pas tout : il y aurait plutôt une divergence dans la définition du « littéraire » pour les Américains qui dans sa traduction pour un chercheur français se rapprocherait plus d'une approche philosophique, dans la mesure où de nombreux chercheurs américains sont amenés à expérimenter ou à créer de nouvelles théories critiques « à partir » de textes littéraires. Une seconde comparaison, qui aurait pu être évoquée car elle éclaire beaucoup de choses sur les choix méthodologiques des chercheurs américains, concerne l'histoire du champ littéraire en Amérique du Nord. En effet, les études sur le dix-septième siècle français ont profité des débats qui, avec l'équivalent de l'énergie théorique des années 60 et 70 en France, ont secoué la vie universitaire nord-américaine dans les deux décennies suivantes... au sujet de la littérature anglo-saxonne. L'importance et la violence des débats sur Shakespeare, sur la transmission du canon littéraire, sur le statut des études féministes ou sur l'orientalisme ont aussi indirectement façonné les études actuelles sur le XVII<sup>e</sup> français, bien plus marquées par l'apport oblique de la French Theory et de ses philosophes négligés en France que par les débats suscités jadis par les études de Goldmann, Barthes, Doubrovsky ou Marin (l'étude, peu utilisée ici, de François Cusset, *French Theory*, donne une assise théorique et historique pour comprendre ces malentendus transatlantiques). Il ne s'agit absolument pas d'affirmer le caractère périphérique des études américaines sur le XVII<sup>e</sup> français, mais de rappeler que ces dernières prennent aussi sens (certes avec des effets de décalage et d'autonomisation) dans le cadre plus général des études sur la littérature anglophone et le XVII<sup>e</sup> siècle anglais où ces choix théoriques sont dominants. Il n'en reste pas moins que cet ouvrage s'impose par la justesse des questions qu'il pose sur l'avenir des études sur le XVII<sup>e</sup> siècle. Il démontre surtout la richesse, non seulement potentielle mais ici mise en acte, du dialogue avec les chercheurs nord-américains, qui s'ouvre comme une promesse sur l'avenir.

Grégoire HOLTZ